

La Maison-Dieu, 162, 1985, 111-123
Godfried DANNEELS

VINGT ANS APRÈS
LA « CONSTITUTION
SUR LA LITURGIE »

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR LA VIE LITURGIQUE
DANS L'ÉGLISE

VINGT ans se sont écoulés depuis la Constitution « *Sacrosanctum Concilium* », qui fut la charte et le point de départ officiel de la réforme liturgique. Ainsi donc la pratique liturgique, dont nous avons à examiner les enjeux, n'a même pas vingt années derrière elle : elle est jeune. Et précisément, lorsqu'un processus est en cours, ce n'est qu'au bout de la course que l'on peut conclure s'il a été un succès ou un échec. Il ne nous appartient donc pas de porter sur la réforme liturgique un jugement prématuré. Nous voudrions simplement réfléchir à quelques aspects de cet enjeu et examiner sous quelles conditions on peut espérer que la réforme conduira l'Église à une vie plus profonde et plus vraie. Bien sûr, de cette « réussite », nous sommes déjà, pour une part, nous-mêmes les témoins, les acteurs et les bénéficiaires.

Notre réflexion porte donc sur deux petites décennies de vie liturgique chez nous ; disons : dans le cercle restreint de notre univers occidental. L'examen pourrait être différent ailleurs.

Les principes fondamentaux

Cela n'empêche pas que la liturgie soit fondée, dans son aspect concret sur quelques principes fondamentaux, ceux que le Pape Jean XXIII recommandait aux Pères du Concile Vatican II : les « *altiora principia* ». Ceux-ci prétendent à bon droit transcender les cultures et les époques, car ils visent l'originalité essentielle du culte chrétien. Une précision s'impose ici et elle est sans doute bien symptomatique de la mentalité et des préoccupations de Paul VI. La réforme liturgique dans ses principes, n'a pas été une innovation, mais un retour à l'authentique tradition. Ce qui pourrait sembler nouveau et, pour certains, une concession aux mœurs de notre époque, ne constitue en fait que d'heureuses retrouvailles avec la tradition et la vérité la plus pure. L'immense travail fourni ces dernières années par les historiens de la réforme liturgique n'a servi qu'un but : dégager la vie liturgique des à-côtés et des ankyloses qui l'avaient surchargée au cours des temps et, parfois, l'avaient fait dévier de sa pureté.

La participation active et consciente du Peuple de Dieu

Sans doute le premier des « *principia altiora* » est la participation active et consciente du peuple de Dieu à l'action liturgique. A un culte pris en charge surtout par les clercs, auquel assistait le peuple en n'y prenant part que partiellement, a succédé une liturgie dont un des maîtres-mots est : à chacun son rôle, à chacun sa part de responsabilité. Et personne n'est exclu de ce « chacun ». C'est là une doctrine et une pratique désormais reçues dans l'Église de nos jours. Selon l'expression du père Congar « l'ecclesia ou communauté chrétienne est le sujet intégral de l'action liturgique ».

Quel en est l'enjeu ? Il est dans l'ecclésiologie sous-jacente, dans le visage que l'Église donne d'elle-même à travers ses célébrations. Aussi importante et même plus que les traités théologiques d'ecclésiologie, est l'expérience

vécue dans l'Église, lors de célébrations, de cette articulation entre le ministère ordonné et le sacerdoce commun des baptisés. C'est là que se trouve la grande richesse apportée par la réforme ; c'est là aussi que peuvent prendre origine certaines déviations. En passant à des formes de célébration qui — jusque dans leurs aspects visuels et extérieurs — sont plus enracinés dans le peuple de Dieu, l'Église met en œuvre une conscience ecclésiologique du peuple de Dieu. Il n'y a là aucune forme de démagogie car le peuple de Dieu est structuré et sa structure inclut le ministère ordonné. Telle est bien l'optique de *Lumen Gentium*. Dans ce corps, chacun a sa place et l'ecclésiologie mise ici en place dépasse les goûts et les appétits de chacun. Le plus humble des fidèles est appelé à répondre « Amen » à la prière du célébrant et cet amen atteste que cet humble fidèle est irremplaçable pour que la prière de tous atteigne son but. Il faut dire cela, a fortiori, de tous ceux qui sont appelés et qui acceptent d'assumer un service plus spécifié dans la célébration. Lecteurs, acolythes, choristes, organistes, ont-ils bien conscience que ce qu'ils font contribue à construire le Corps du Christ et à Le révéler au monde ? « Venez et voyez ce que les chrétiens disent et ce qu'ils font, comment ils se comportent quand il sont rassemblés au nom du Seigneur. Et vous découvrirez l'Église. »

Comprends ce que tu dis, ce que tu fais

Une prise de conscience de la part du peuple de Dieu est indispensable pour sa participation active. Elle ne se fera pas sans une patiente et judicieuse initiation.

Il se peut que des erreurs, des faux pas aient été commis. L'urgence impliquait un énorme effort de traductions, de créativité, d'adaptation, indispensables pour que la compréhension soit rendue possible. Il se peut qu'on ait parfois cru — inconsciemment il est vrai — que ces efforts techniques suffiraient. Quoiqu'il en soit, nous prenons mieux conscience aujourd'hui qu'une initiation au sens et au mystère de la liturgie est plus que jamais nécessaire. C'est un grand enjeu de la réforme.

Il faut souligner avant toute chose l'originalité de l'initiation liturgique. Elle n'est pas le résultat d'une compréhension uniquement intellectuelle. La célébration chrétienne se révèle dans son action même, dans la capacité symbolique et sacramentelle de ses rites à conduire l'homme jusqu'à la source qui est en Dieu, en Christ, dans l'Alliance et dans la lumière de l'Esprit. La catéchèse des Pères de l'Église en témoigne. Toute cette grande œuvre de l'initiation du peuple de Dieu au mystère de la liturgie, n'est encore qu'à ses débuts. On pourrait même se demander si nous avons déjà vraiment commencé cette œuvre en dehors de certains milieux finalement assez restreints. La connaissance de la Bible chez la plupart de nos fidèles est faible ou souvent même inexistante. La connaissance de la richesse du lectionnaire — qui est tout de même la Bible pour le peuple, — préparé au jour le jour ! — n'est pas très grande, même si les petits missels à l'usage des fidèles atteignent un tirage assez élevé ; la comparaison avec le nombre des fidèles démontre que leur diffusion est encore infime. Et nous sommes encore loin du jour tant espéré par les grands promoteurs du mouvement liturgique, où sur chaque table et dans chaque maison, il y ait la bible, le missel et le livre de la prière des heures.

Un autre exemple n'est pas moins éloquent : la veillée pascale, dont la remise à l'honneur remonte au pontificat de Pie XII. De droit, cette célébration est le centre de toute la vie liturgique et sacramentelle de l'Église : elle est la fête des fêtes. De droit, elle est une veillée, qui doit durer... ; un temps de veille auprès de l'Époux, mort et ressuscité. De droit, elle est une veillée de nuit et elle puise une part de son symbolisme dans la lutte et la victoire de la lumière contre les ténèbres. Or, la veillée pascale ne bénéficie pas chez nous d'une infrastructure culturelle semblable à celle de la nuit de Noël ; de plus, elle vient rompre le rythme habituel des messes dominicales du samedi soir, elle requiert un effort pour célébrer de nuit et cet effort n'est guère porté par la société, comme il l'est à Noël. Il en résulte un certain découragement chez beaucoup et, conséquemment, la solution de facilité : la veillée de Pâques se trouve réduite à l'état de messe du

soir, un peu plus solennelle sans doute, mais vidée de sa vérité.

Que faire ? Une initiation préalable demeure sans doute nécessaire. Mais la question qui se pose est aussi celle-ci : comment cette extraordinaire célébration, au cœur de la vie chrétienne, révélera-t-elle ce qu'elle porte en elle si elle est réduite à être ce qu'elle n'est pas ? La question n'est pas seulement liturgique, au sens strict et apparemment étroit ; elle comporte un enjeu important du point de vue ecclésiologique. Qui douterait que c'est dans la nuit de Pâques que l'Église dit le mieux qui elle est, à qui elle le doit, et ce qu'elle propose de plus important à ses membres ? Après plus de vingt ans, la veillée pascale n'a pas pu s'imposer dans la conscience du peuple de Dieu en nos régions, comme c'est le cas de la messe de minuit à Noël depuis des siècles. Mais ce n'est pas là une raison pour arrêter nos efforts : il y va d'une pièce maîtresse dans la vie des communautés chrétiennes.

L'articulation du rite et de la parole : l'homélie

La liturgie de l'Église se base sur l'articulation du rite et de la parole. Nous avons fait de grands progrès en liturgie sous le point de vue de la clarté, du langage, de la parole. Nous avons relativement bien compris et mis en pratique l'adage de saint Augustin : « Accedit verbum ad elementum et fit sacramentum ». L'Église post-conciliaire a sans doute redécouvert la parole et son rôle dans l'action liturgique. Mais la parole, telle que nous la concevons spontanément à une époque inondée par le verbe, est-elle bien une parole véritablement « liturgique » ? N'est-elle pas avant tout didactique et explicative ? Ne manque-t-elle pas de force kérygmaticque et mystérique ? Prenons l'homélie. Elle demeure sans doute un moment fort important et attendu par l'assemblée. Or l'homélie n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler un « sermon » ; elle n'est pas non plus une instruction, ni une exégèse, ni une conscientisation des assistants en vue de l'action. D'une certaine manière, l'homélie est tout cela ; mais elle le dépasse aussi parce

qu'elle a sa physionomie propre. Elle s'appuie sur la parole biblique, en la respectant, en lui portant témoignage et en lui faisant écho afin que l'Écriture demeure parole de Dieu pour aujourd'hui. Le texte de base est imposé, au moins dans les liturgies régulières et cette imposition, toute relative qu'elle puisse être, est aussi le signe que la Parole de Dieu nous précède, s'impose à nous, nous force à sortir de nous-mêmes et de nos idées préconçues, même quand elles sont bonnes. De là, nous pouvons légitimement espérer une sorte de fondement renouvelé pour ce qu'on pourrait appeler la structure mentale de base de la foi des fidèles. Il y faudra certainement beaucoup de temps, mais la réforme commence à porter ses fruits : intérêt pour les évangiles, y compris dans leur dynamique propre qui ne se révèle que dans une lecture continue (le cycle A, B, C du lectionnaire) ; redécouverte du monde des psaumes et de leur apport passionnant pour la prière ; une approche tâtonnante des lettres pauliniennes. Certes, il n'y a guère encore des « Enarrationes in psalmos » à citer dans les homéliaires d'aujourd'hui et bien des homélies ne regardent la Bible que comme un prétexte à dire à peu près n'importe quoi. Mais on peut et on doit rêver — en y mettant le prix ! — ce que serait une communauté chrétienne ayant enfin assumé dans sa vie l'épître aux Romains avec sa diction sur la gratuité du salut, du salut par la foi ? Quel chemin vers une thérapie spirituelle combien nécessaire aujourd'hui !

L'inflation de la parole

L'enjeu de la parole dans la liturgie est grand, d'autant plus que la parole y trouve une place infiniment plus importante qu'avant la réforme ; à tel point même qu'il faudrait plaider aujourd'hui pour une ascèse du langage liturgique. Or, cet enjeu touche au premier plan les prêtres qui président en général l'assemblée liturgique. L'histoire du sacerdoce chrétien ressemblera sans doute toujours à celle d'un balancier, parce que le sacerdoce chrétien est complexe ; mais on ne s'aventure pas trop en affirmant que

la prédication et la célébration font partie de l'essentiel du sacerdoce ministériel. Et voici donc le prêtre, célébrant de la liturgie rénovée, appelé à servir la parole de Dieu. Cet investissement dans le ministère de la parole est porteur de grandes richesses pour le prêtre lui-même, mais exige aussi de celui-ci une formation et une tournure d'esprit qui, peut-être, ne paraîtront pas évidentes d'emblée. Avant d'être gardien du dogme et de la morale, le prêtre qui prend au sérieux la réforme liturgique est appelé à être « mystagogue », guide de ses frères dans la découverte du sacrement et des rites.

Ce genre de langage doit se retrouver aussi dans les autres activités de l'Église, comme la catéchèse ou la pastorale concrète qui accompagne les sacrements. Quelle place la liturgie occupe-t-elle dans la catéchèse ? Comment la catéchèse initie-t-elle à ce que la liturgie célèbre ? Quelle place reçoit — pour citer un autre exemple — l'onction des malades, son sens, son efficacité, dans la visite et le souci des malades ? Il est permis ici d'interpeller tous les secteurs de la vie ecclésiale. Si la demande est si souvent faite par les responsables des grandes actions chrétiennes au niveau de la justice et de la charité, de trouver place dans la célébration dominicale, ce n'est sans doute pas parce qu'ils ne trouvent pas d'autre tribune ; c'est, nous l'espérons, parce qu'ils savent la force de la Parole de Dieu et de l'Eucharistie pour porter sur l'avenir du monde un jugement évangélique. Encore faut-il que le rapport entre la parole biblique et l'analyse du monde soit pensé en profondeur, par-delà les similitudes de façade et qu'il ne soit pas demandé à la célébration de se transformer en autre chose qu'en ce qu'elle doit être.

Enfin, ne faut-il pas pratiquer un peu plus l'ascèse de langage dans nos célébrations liturgiques. Dans cette articulation toujours délicate de la parole et des gestes, il y a certainement à notre époque une certaine inflation de la parole ; par le fait même les gestes sont vidés de leur impact. Il faut retrouver un langage gestuel et réduire la quantité de la communication verbale. Peut-être avons-nous glissé quelque peu d'un usage liturgique de la parole performatrice, à une parole explicative, didactique, quel-

que peu banalisée. Nos liturgies sont trop verbales et trop peu gestuelles et musicales. Les choses de Dieu se transmettent autant par les gestes que par la parole.

Le sacré et le silence

Un autre problème est celui du sacré. Si nous nous sommes affranchis d'une conception du sacré qui relève plutôt du paganisme, ne sommes-nous pas tombés dans le piège de diluer le sacré dans le quotidien ? C'est un redoutable problème théologique et liturgique. Les objets, les textes, le langage et les personnes restent marqués par une dimension sacrée qui ne peut leur être enlevée. Si la liturgie ne fait que coïncider avec le quotidien banal, avec le « vécu », est-elle encore nécessaire ? Si tout est sacré, plus rien n'est sacré. Il y a un sens du sacré à retrouver dans la liturgie ; non pas dans la peur et dans l'angoisse devant le *tremendum* et *fascinosum*, mais dans la joie et dans l'action de grâce. Tout cela n'est pas sans relation avec l'élément le plus important en liturgie — après la parole — le silence. Car le silence appartient au langage de Dieu, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Il nous faudra retrouver ce langage dans nos célébrations. Comme il nous faut retrouver le langage verbal proprement liturgique. Car le langage liturgique se démarque toujours par rapport au langage quotidien. Jamais au cours de l'histoire ces langages n'ont complètement coïncidés. Comment trouver dans les langues vernaculaires exactement ce langage de la liturgie qui est parfaitement compris par ceux qui écoutent, sans être employé comme tel par eux, dans la vie de tous les jours.

La musique liturgique

Il n'y a pas que saint Augustin qui était convaincu de l'importance du chant pour la prière et la vie des croyants rassemblés. A peu près tout était à faire quand la réforme liturgique s'est mise en route. On a fait de réels progrès en ce domaine. N'y a-t-il pas lieu maintenant de faire un bilan, qui ne découragerait pas la créativité mais veillerait à ce que les « répertoires » de nos assemblées soient dignes du

mystère célébré et vraiment susceptibles de nourrir la foi ? Nous avons grandement besoin d'une musique liturgique, vraiment populaire, enracinée dans le sol culturel du peuple qui chante, favorisant des refrains brefs, simples et faciles à apprendre et à retenir (rien de plus perturbant pour le déroulement de la liturgie que des répétitions de chants, même avant l'office : le stress de devoir apprendre neutralise ou rend impossible la joie de célébrer !)

Un nombre impressionnant de chorales a vu le jour depuis le Concile dans presque toutes les églises. Il y a autant de raisons de s'en réjouir. Mais le répertoire des chorales risque d'obscurcir la valeur des parties qui, de par leur nature, reviennent à l'assemblée : l'ordinaire de la messe (Kyrie, Gloria, Sanctus et Agnus Dei).

Il se passe un phénomène de nos jours qui ne peut échapper à notre attention. Dans certaines communautés — souvent très ferventes, même si elles sont quelquefois un peu sur le bord de la grande Église et marquées par un certain intimisme — il y a un passage silencieux vers la liturgie et le chant oriental byzantin. Manquerait-il donc quelque chose à notre musique pour qu'on aille apparemment chercher ailleurs ?

Certes, il ne faut pas avoir peur d'usages — de textes et de chants qui ne sont pas latins. La liturgie romaine l'a fait au cours de son histoire comme le prouvent déjà le Kyrie et l'Agnus Dei. Mais il faut savoir que la liturgie — surtout orientale — est toujours plus que des textes, des rites et des chants ; elle est plus que ce qui se passe à l'intérieur de l'église. Elle est un style de vie. Si l'on veut entrer dans la liturgie orientale, il faut la prendre tout entière : avec son année liturgique, ses jeûnes, son office, son calendrier. Cela constitue un ensemble qui ne se laisse pas diviser sans grand dommage pour la vie du peuple de Dieu qui a droit à un aliment complet et ne peut se contenter de quelques vitamines importées. Quoiqu'il en soit, il serait intéressant de chercher la cause d'un certain engouement pour les liturgies de l'Orient.

Les Praenotanda du rituel

Est-ce qu'il y a des textes plus oubliés que les

Praenotanda des rituels des sacrements ? Peu de textes dans les livres liturgiques conciliaires ont une valeur comme ceux-là. Mais ni les prêtres, ni les fidèles n'ont lu, ni ne connaissent ces introductions liturgiques, théologiques et pastorales de première importance. Même dans l'ancien rituel de Trente, il y avait dans les introductions des remarques d'une très grande valeur pastorale. Ne croyons-nous pas trop que notre situation religieuse et pastorale est si originale qu'on ne sait quoi faire avec les indications forcément plus universelles du rituel ? Étudions ces Praenotanda, surtout ceux qui introduisent aux grands sacrements comme les sacrements de l'initiation chrétienne.

La liturgie des heures

Une place à part dans le renouveau liturgique appartient à la liturgie des heures. Le plus étonnant ici est peut-être que désormais cette liturgie se présente comme celle de tout le peuple chrétien et non comme l'apanage des corps spécialisés, même si ceux-ci, prêtres, diacres, religieux y sont tenus de manière particulière. Proposer à nos communautés de se retrouver pour célébrer la sanctification des heures relevait d'un pari inouï, et ce pari est encore loin d'être gagné. Mais l'histoire ne s'écrit que par des petites tranches.

Certes, à peu près tout ce qui fait l'originalité de cette liturgie des heures apparaît un rien étrange à la sensibilité du chrétien moderne, à commencer par les psaumes. Il faut même craindre que cette liturgie soit le parent pauvre des célébrations courantes de nos paroisses. Et pourtant, quelque chose se passe : des croyants découvrent un langage étonnamment proche de leurs questions les plus engagées en même temps qu'un souffle de gratuité bienfaisant ; ils découvrent en quelques lieux qu'on peut se rassembler, seulement pour louer Dieu ; et la parole reçue de Lui, en particulier dans les psaumes, apporte une lumière nouvelle sur les enjeux du monde. On peut rêver de ce qui serait une « spiritualité » nourrie des psaumes. On trouve d'ailleurs un écho de cette spiritualité dans les

prières de louange et d'intercession proposées chaque jour — matin et soir — dans la liturgie des Heures : elles sont de merveilleux modèles de prières ecclésiales.

Il faut souligner aussi que pour le prêtre, pour les communautés religieuses, qui célèbrent parfois seuls cette liturgie quotidienne, doit demeurer vivant le désir d'y associer un jour leurs frères et sœurs, engagés dans le monde.

Il y a indubitablement dans l'Église un désir et un renouveau de la prière personnelle et communautaire. Mais l'inspiration et la structure de ces assemblées de prière sont souvent fort éloignées de ce que l'Église nous offre comme prière officielle. Pourtant, on consacre beaucoup de temps et de générosité à la préparation de cette prière. On pourrait gagner du temps et de l'énergie, mais surtout on ferait augmenter la qualité de la prière dans une mesure appréciable, si auparavant on jetait un regard sur les immenses trésors des lectionnaires, du missel, des rituels et du livre des Heures de l'Église. Cela nous aiderait aussi à nous libérer du carcan d'un subjectivisme envahissant par une cure d'objectivité dans le domaine de la prière. Le renouveau de la prière dans l'Église ne passe évidemment pas par les seules voies de la prière liturgique ; on ne peut que se réjouir de toutes ces formes de prière qui se veulent plus spontanées, plus engagées, plus personnalisées. Mais notre conviction est qu'une prière marquée par l'esprit de la liturgie, aidera beaucoup à donner à toute prière, l'objectivité nécessaire, ainsi qu'à proposer à chacun un espace d'ouverture pour rejoindre la grande prière du Corps tout entier de l'Église.

La liturgie des heures dans la liturgie latine constitue un problème assez important. Comme célébration et comme rassemblement, nous n'avons pratiquement plus que l'assemblée eucharistique. Or pour l'équilibre de la vie spirituelle du Peuple de Dieu, il n'est certainement pas bon de n'avoir qu'une seule forme de liturgie, même si elle est la plus importante. L'eucharistie risque alors de perdre son contexte : elle est seule et isolée. Il n'y a que les feux de l'été et il manque les couleurs du printemps et de l'automne, la prière du matin et du soir. Il faut trouver le

moyen de réintroduire dans l'Église cette prière du Peuple de Dieu. L'eucharistie elle-même en profiterait et serait considérablement plus valorisée. Le Peuple de Dieu a droit à ce patrimoine des hymnes et des psaumes. Il trouverait dans cette liturgie des heures « les verts pâturages et les eaux de repos » qui le raniment.

Une liturgie pour le tournant du vingt-et-unième siècle

Les temps ont changé et les temps changent ! C'est là une loi de l'histoire et il n'y a aucun motif de s'en plaindre. La réforme liturgique n'est pas terminée ; elle ne l'est pas non seulement parce qu'il resterait encore l'un ou l'autre secteur en friche, mais parce que la liturgie devra toujours être à l'écoute du monde en même temps qu'elle proclame Dieu aux hommes.

La liturgie se heurte aujourd'hui à des difficultés que rencontrent aussi les autres secteurs de l'évangélisation : individualisme, subjectivisme, soupçon, pluralisme et autres. Elle se heurte à des difficultés qui sont plus spécifiques de son univers : matérialisme de la pensée, cultures nouvelles, parfois en rupture avec le passé, besoin d'efficacité immédiate. L'univers symbolique qui est le sien en souffre.

Et pourtant les rites, la fête, les symboles, la gratuité n'ont pas déserté notre monde. Leur besoin rejaille même parfois en tous sens. Il y a là aussi un enjeu pour la liturgie.

Enjeu d'abord pour sa propre vérité. Il fut un temps après le Concile où certains ont cru — de bonne foi — qu'il fallait élaguer la liturgie, la simplifier, la rendre plus « raisonnable » et il le fallait dans bien des cas. Mais le vent a tourné ; et ce n'est pas à cause d'une mode. L'homme, le croyant, l'assemblée ont besoin de signes, de gestes, de beauté, de fête, de transcendance. Une liturgie sans déploiement festif n'a guère de chance de rencontrer l'âme de nos contemporains.

Mais l'enjeu porte aussi sur la capacité de la liturgie à assumer les gestes et les lieux de la fête aujourd'hui. Non par souci de mondanité, mais par fidélité aux plus petits du

Peuple de Dieu. Chacun sait que ce sont les pauvres qui ont le mieux le sens et le désir de la fête. Sans parler du problème de l'acculturation de la liturgie aux rites et aux symboles de la fête dans le monde non-occidental ! Mais restons dans le monde qui est le nôtre. Les pauvres ne sont pas seulement les démunis d'argent, les déracinés de l'émigration ou les victimes de la crise. Aujourd'hui plus que jamais, des hommes et des femmes fatigués cherchent des oasis de paix et de prière et leur fête serait de trouver des lieux où soit célébrée une liturgie de paix, de repos, de consolation et d'espérance. Des jeunes cherchent des lieux eux aussi où la fête chrétienne ne serait pas étrangère à leur univers. Des gens tout simples souhaitent trouver dans les villes un choix suffisant de célébrations, afin que ne soit exclue aucune des formes légitimes de la prière et de la célébration commune. Des artistes enfin espèrent que nous aurons la gentillesse et l'audace d'apprécier leur concours au cœur de nos fêtes.

Conclusion

Vingt ans après le Concile et sa Constitution sur la liturgie, beaucoup reste à faire. Pourtant il serait injuste et malencontreux de verser dans le pessimisme et le découragement. Sait-on seulement que le dernier livre liturgique, issu de la réforme du Concile de Trente — le rituel de Paul V — n'est sorti qu'en 1614, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle après la fermeture du Concile ? Alors : vingt ans, c'est si peu de chose dans l'histoire du Peuple de Dieu¹.

Godfried Cardinal DANNEELS,

1. Conférence donnée à Louvain-la-Neuve dans le cadre d'un colloque organisé par l'Istituto Paolo VI et la Faculté de Théologie de l'Université Catholique de Louvain, le 17 octobre 1984.

L'auteur remercie l'abbé Ghislain Pinckers, secrétaire de la Commission Interdiocésaine de Pastorale Liturgique pour l'aide précieuse dans la préparation de cette conférence.